

*Le pacifique.*—En ce cas je ne signerai pas. . . .

*Le gros.*—Ni moi. . . .

*Le laid.*—C'est bien assez d'endosser toutes les opinions de notre héros sans avoir encore la responsabilité de son style.

*Le joli* (à part).—Quels beaux scrupules pour un gas qui était prêt à mentir sans pudeur il y a une minute.

*Le héros.*—Que marmottes-tu comme ça entre tes dents, toi ?

*Le joli.*—Je dis que je vois que je suis de trop ici. Je m'en vais. Vous arrangerez bien tout ça sans moi ; bonjour, messieurs. . . . (il sort.)

*Le héros.*—Au fait, il n'a rien vu lui ; de sorte qu'il ne pourrait pas nous être fort utile pour dire comment les choses ne se sont pas passées. D'ailleurs il a entendu couter l'affaire par nos ennemis et semble prévenu contre nous. Il me paiera ça quelque jour. . . . quand je n'aurai plus besoin de lui.

*L'ami.*—Ecoute, mon héros, tu sais que je marche avec toi de bon cœur et pour cause. Eh bien ! si tu suivais une fois mon conseil nous abandonnerions tout cela, qui, soit dit en passant, ne nous fait pas grand honneur.

*Le héros.*—Ça ne nous fait pas honneur comme ça s'est passé, j'en conviens ; mais c'est justement pour que ça nous en fasse auprès de nos amis de Montréal qu'il faut absolument raconter les choses à notre façon. Vous n'entendez rien aux affaires, ainsi laissez-moi arranger ça. . . .

*L'ami* (murmurant).—Je n'entends rien, je n'entends rien. Il est en effet certaines affaires où je vois que je n'ai pas entendu grand'chose ; mais il pourrait arriver qu'une autre fois on ne m'attrappât plus. . . .

On entend frapper de grands coups de bâton sur la porte.

Tous les chefs sauvages, surpris de ce tintamarre subit, se lèvent et se précipitent. . . . à s'enfuir, lorsque la porte s'ouvre lentement et laisse apercevoir. . . . la face réjouie d'un charretier.

*Le gros.*—Oh l'animal ! nous faite une peur semblable ! tenez, il est temps que cela finisse, car depuis quelque temps je ne vis plus, je ne sors d'une transe que pour tomber dans une autre. Je crois même que je maigris !

*Le laid* (brandissant sa canne derrière les autres).—Que veut ce butor qui vient frapper ainsi à la porte de gentilshommes. S'il était d'un autre rang je lui demandais satisfaction de la peur que j'ai eue. . . . je veux dire de la surprise qu'il m'a causée.

*Le charretier.*—Pardon, excuse, messieurs ; j'ai cogné doucement une dizaine de fois et personne ne répondait, et comme je n'ai pas le temps de perdre mon temps j'ai pensé qu'il valait mieux cogner une fois pour toutes. . . . hé, hé, c'est comme ça que j'ai dompté ma jument et ma femme, une belle bête que j'ai payée vingt louis, je parle de mon cheval, une tête dure en diable, je veux dire ma femme. . . .

*Le pacifique.*—Nous avons autre chose à faire qu'à entendre vos folies. . . .

*Le charretier.*—Ah ! tiens, et moi aussi ; je suis donc venu pour vous demander le paiement. . . .

*Le laid.*—Le paiement de quoi. . . . ?

*Le charretier.*—Et le paiement de mon voyage au Sault-à-là-Puce où j'ai charrié vos deux *boulés*.

*Le héros.*—Quoi, quoi, quels *boulés* ?

*Le charretier.*—Eh ! deux Irlandais qui m'ont engagé en me disant que c'était vous qui paieriez.

*Le héros.*—Mais vous ne les avez pas ramenés ; ils ont été obligés de prendre une autre voiture, encore à mes frais.

*Le charretier.*—Ça se peut ; voyez-vous j'étais engagé pour les mener et les ramener, c'est vrai ; mais pas pour les courir amont le cap et les chercher dans le fonds des bois. C'est pas ma faute, comme vous voyez, s'ils se sont fait charrier par d'autres. Je ne me mêle pas de politique, moi, d'abord ; ça n'empêche pas